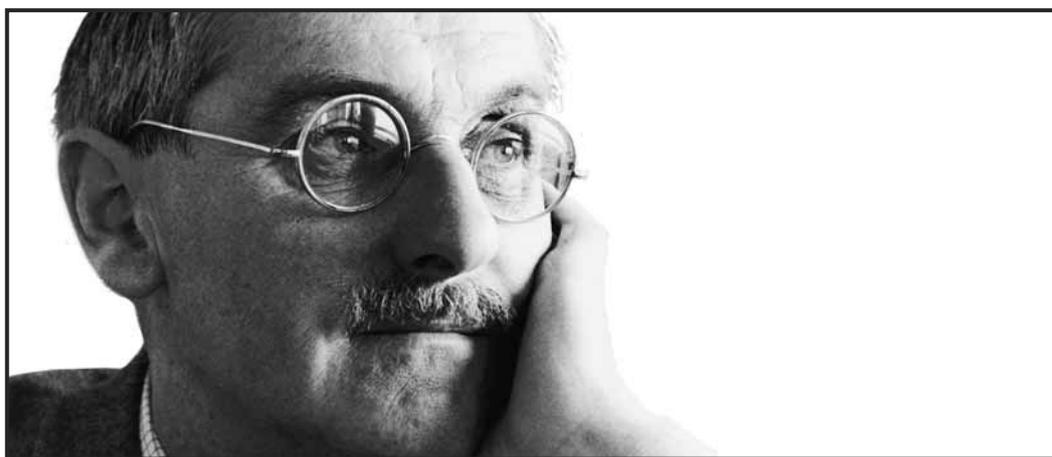


Anca Visdei



JEAN ANOUILH
UNE BIOGRAPHIE



Éditions de Fallois / Paris

■ Une biographie qui fait lumière

Jean Anouilh, célèbre inconnu

► Un des auteurs français les plus joués au monde fuyait mondanités et interviews.

Que de triomphes Jean Anouilh n'a-t-il pas remportés, notamment avec "Antigone", que le Théâtre des Galeries vient encore de présenter avec un vif succès. Que de pièces de théâtre ont enchanté le public pendant un demi-siècle, telles "La valse des toréadors" (1952) et "Pauvre Bitos" (1956). Sans oublier deux drames consacrés à des saints : Jeanne d'Arc ("L'Alouette", créé par Suzanne Flon en 1953) et Thomas Becket ("Becket ou l'Honneur de Dieu", 1959). A quelqu'un qui lui demandait : "Vous n'êtes pas protestant ?", il répliqua vivement : "Absolument pas ! Tout ce qu'il y a de plus catholique... mais athée".

Au cinéma, il fut le scénariste et dialoguiste de "Monsieur Vincent" (1947) dans lequel Pierre Fresnay incarnait sublimement saint Vincent de Paul, l'apôtre des pauvres sous Louis XIV; à la sortie d'une projection, le futur pape Jean XXIII, alors nonce à Paris, déclara : "Après ce qu'a fait Monsieur Anouilh, il ne peut plus être damné". Il collabora aussi à 23 autres films, parmi lesquels "Anna Karénine" de Jean Duvivier, "La Ronde" de Roger Vadim et... "Caroline chérie" avec Martine Carol. Il fut un des auteurs français les plus joués dans le monde : même à Moscou où, en 1973, cinq de ses pièces tenaient l'affiche; tandis qu'en langue anglaise, John Gielgud, Laurence Olivier, Richard Burton, Peter O'Toole comptent parmi ses interprètes.

Pourtant... Jean Anouilh est resté un célèbre inconnu - "la Greta Garbo du théâtre", écrivit Françoise Giroud. Tandis qu'à sa mort, on pouvait lire dans Le Figaro : "Jamais personne n'a été plus libre, c'est-à-dire plus seul". De fait, il fuyait les mondanités parisiennes, répugnait aux interviews, vivait de préférence à la campagne et s'installa finalement en Suisse (tout en payant ses impôts en France !), où il mourut à

l'hôpital de Lausanne en 1987.

Sur ce personnage qui choisit l'ombre, Anca Visdei a voulu faire toute la lumière. Elle-même dramaturge et romancière a pu s'entretenir longuement avec lui dans les années 80, a rencontré depuis lors plusieurs de ses proches (épouses et enfants) et nombre de ceux qui ont travaillé avec lui comme Danièle Delorme, Michel Bouquet, Michel Galabru et d'autres. Il en résulte une vibrante biographie-portrait, qui le montre dans son humanité douce-amère traversée de cris de révolte contre la société, si injuste et si hypocrite à ses yeux.

Né le 23 juin 1910 à Bordeaux, il ne pardonna jamais à sa mère, pianiste dans un orchestre de casino, d'avoir trompé son père, tailleur-coupeur de profession, avec un hobereau de province, son père biologique. Première fêlure. Engagé à 20 ans comme secrétaire de Louis Jouvet qu'il admirait, ce dernier l'humilia en lui refusant toute considération, et notamment de lire les pièces de théâtre qu'il lui soumettait. Deuxième fêlure, heureusement compensée par Pierre Fresnay qui créa sa première pièce en 1932, et par deux hommes de théâtre exceptionnels, Georges Pitoëff, qui lui offrit son premier succès, "Le Voyageur sans bagage" (1937), et André Bar-



PHOTO IZ/REPORTERS

sacq, qui montera son "Antigone" (1944). A la Libération, il n'admit pas le refus du général de Gaulle de gracier le condamné à mort Brasillach, d'où sa décision de ne jamais rien devoir à la République, et dès lors de n'être jamais joué dans des théâtres subventionnés, aux frais des contribuables ! Ce qui le condamnait à plaire au public... comme Shakespeare ou Molière.

Trois femmes partagèrent sa vie. Il fut un père aimant pour ses quatre enfants. Mais jusqu'à quel point fut-il heureux ? Dans "Cher Antoine", il fait dire à un de ses personnages : "Il ne faudrait jamais sortir des théâtres ! Ce sont les seuls lieux au monde où l'aventure humaine est au point".

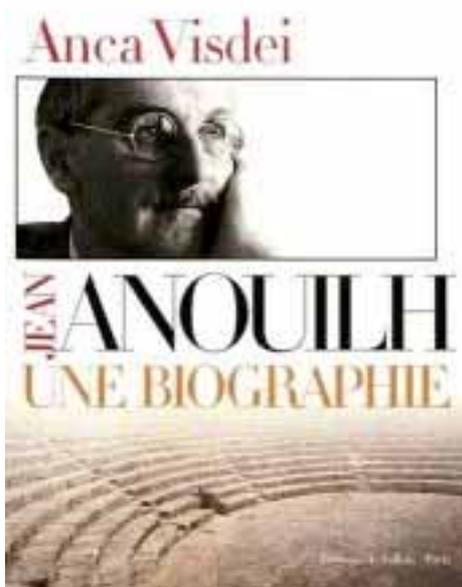
Jacques Franck

Jean Anouilh. Une biographie Anca Visdei / Ed. de Fallois / 400 pp., env. 22 €

Salon littéraire

Décembre 2012

Jean Anouilh, une biographie : la fin du purgatoire ?



"Je n'ai pas de biographe et j'en suis très content". Ainsi s'exprimait Jean Anouilh en 1946. Déclaration désormais frappée d'obsolescence. L'essai d'Anca Visdei, paru en octobre dernier, traduit, on peut l'espérer, un regain d'intérêt pour le dramaturge. Même si une hirondelle ne fait pas le printemps. Préfigure-t-il une sortie plus ou moins imminente du purgatoire ? De quoi se réjouir, certes ! L'avenir le dira.

Ce qui est certain, c'est que les ouvrages - j'entends les ouvrages de quelque consistance - qui lui ont été jusqu'ici consacrés se comptent sur les doigts de la main. Hormis *Un auteur et ses personnages* que Pol Vandromme publia à La Table Ronde en 1965 et, plus récente, plus copieuse, peut-être plus originale aussi par l'angle d'observation choisi, l'étude de l'américain Efrin Knight *La Vision littéraire de Jean Anouilh à travers ses oeuvres* (Paperback, 2011), l'auteur de *L'Alouette* n'a guère suscité, au fil des années, que des articles de revues. Peu nombreux, de surcroît, et parcellaires. Le plus souvent inspirés par le succès de ses pièces. On fait ici exception, bien entendu, de l'édition en Pléiade de son théâtre - mais la Pléiade est parfois un tombeau. Somptueux, certes, mais tombeau tout de même.

Le livre d'Anca Visdei est donc particulièrement bien venu puisqu'il vient rompre un silence aussi pesant que prolongé. Les raisons de ce qui ressemble fort à un ostracisme ? A coup sûr une originalité dérangeante. La lucidité. Des idées non conformes à l'air du temps. Une

franchise tout aussi intempestive. Toutes choses qui se pardonnent difficilement. Comme le succès. Comme le talent qui lui a longtemps été dénié. Jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que ce prétendu amuseur inconsistant était un des auteurs dramatiques les plus profonds et les plus subtils de son siècle. Et un écrivain consommé.

Anca Visdei l'a bien connu, a entretenu avec lui des rapports d'amitié et de confiance. Au point de le considérer comme son père spirituel. Non seulement elle conserve la mémoire de leurs nombreux entretiens, mais elle a interrogé ceux qui l'ont fréquenté ou côtoyé, comédiens, gens de théâtre, membres de sa famille. Elle a eu accès aux lettres échangées avec de nombreux correspondants, lettres pour la plupart inédites. C'est assez dire que son entreprise n'est pas dépourvue de fondement.

Sans doute est-ce sa modestie qui l'incite à sous-titrer son livre "Une biographie", sous-entendant par là qu'elle propose sa propre vision, qui n'est pas unique. Ainsi procédèrent avant elle Kléber Haedens (*Une histoire de la littérature française*) ou Lucien Rebatet (*Une histoire de la musique*).

On ne saurait toutefois la taxer de complaisance. L'abondance et la diversité des documents utilisés sont garants de son impartialité. Et si elle ignore, à l'évidence, les derniers travaux d'Efrin Knight, à l'exception de sa contribution au recueil *En marge du théâtre* (La Table Ronde, 2000), elle connaît ceux de Pol Vandromme (qu'elle orthographe à plusieurs reprises "Vendrome", inadvertance vénielle, on en conviendra). Pour le reste, la démarche d'une historienne utilisant au mieux sa documentation. Scrupuleuse. Circonspecte. Analysant chaque pièce avec la subtilité et la justesse que procure l'appartenance au sérail, car l'auteur est elle-même romancière, auteur de théâtre et metteur en scène.

Elle nous convie donc à la découverte de l'homme et de son oeuvre, de l'homme à travers son oeuvre. Depuis sa naissance en 1910 jusqu'à sa mort en 1987. Très tôt dévoré par la passion de la scène. Attachant. A la fois modeste et conscient de sa valeur. Se forgeant un caractère à travers des rencontres plus ou moins heureuses, plus ou moins orageuses - Jouvét, Fresnay, Pitoëff, Barsacq. Essuyant des revers sans se décourager, connaissant des triomphes en gardant la tête froide. Doté d'un solide sens de l'humour et d'un don de satiriste dont témoignent, en particulier, ses dernières pièces et les *Fables* publiées en 1962. Discret, sinon effacé, et cependant brûlant de passion.

Tel fut le Jean Anouilh que restitue Anca Visdei, tel qu'il mérite d'être enfin mis à sa juste place. Sa biographe a, assurément, accompli une oeuvre pie qui devrait faire référence. Un outil de travail auquel manque seulement, pour être tout à fait maniable, un index des noms cités. Nul doute que la prochaine édition comblera cette lacune...

Jacques Aboucaya

Anca Visdei, *Jean Anouilh, une biographie*. Editions de Fallois, octobre 2012, 398 pages, 22 €



Cher Anouilh

Comme le théâtre est en sommeil dans ces périodes de fêtes, nous parlerons d'un livre qui



vaut une bonne pièce et que tous les nostalgiques d'Anouilh liront avec bonheur. C'est une biographie de l'auteur de *Pauvre Bêtis*, que l'on doit à Anca Visdei, famille éclairée du théâtre, qui rencontra Anouilh dans les dernières années de sa vie. Mieux, c'est un portrait d'une formidable richesse, écrit dans le charmant désordre de la sincérité et avec la vivacité de la passion. Le peintre annonce d'ailleurs la couleur. Elle avoue qu'elle ne trouva jamais de défaut à son modèle !

Il est vrai que les défauts d'Anouilh étaient des qualités, si on les considère à l'aune d'un catéchisme de valeurs aujourd'hui en péril : l'intransigeance, la rectitude, la fidélité, l'honneur, l'orgueil,

*Ses défauts
étaient ses
qualités :
rectitude,
orgueil,
intransigeance*

l'exigence de vérité, bref tout ce qui fait un caractère. Avec raison, Anca Visdei n'a de cesse de croiser, jusqu'à les confondre, la personne d'Anouilh et les héros-types de son théâtre, celle-là et ceux-ci épris du même idéal d'absolu. Elle apporte une masse de témoignages, de documents, d'anecdotes dans un al-

ler et retour incessant entre l'œuvre et la vie privée de l'auteur, qui dessinent la figure d'un homme exceptionnel, loup solitaire, âme douloureuse et fragile, chez qui l'humeur le disputait à la pudeur, la lucidité à la naïveté, la sévérité à la tendresse, cette « *tendresse gouaernarde* » que lui reconnaissait Marcel Achard. Sa biographe fait justice des mauvais procès qu'il subit de son vivant et dont les effets ne sont pas totalement éteints, et du mépris dont l'accablèrent certains de ses contemporains, tels le médiocre Jouvet, l'ignoble Salacrou, ou Jean-Jacques Gautier, l'idiote du village théâtral.

Sur l'œuvre elle-même d'Anouilh, et particulièrement sur la genèse et le processus de fabrication de chacune de ses 70 pièces, sur les débuts difficiles que connut l'auteur, sur son opiniâtreté, sur le dossier Antigone, sur les années glorieuses, sur les rapports avec les acteurs et son travail de metteur en scène, Anca Visdei nous livre d'amples et précieuses informations. Réunies, elles forment une remarquable leçon de théâtre. A travers elles, c'est l'histoire d'un demi-siècle fécond du théâtre français que l'on revit. Anouilh en fut une figure dominante, qui montra « *les vérités les plus sales à côté des plus tendres* » selon le mot de Bouquet. Anouilh le mystérieux, disait Marcel Aymé. La clé de ce mystère ? « *Il était comme empêché d'être heureux* », répondit à Anca Visdei la dernière compagne d'Anouilh, Ursula Wetzel.

Jean Anouilh, une biographie, d'Anca Visdei, Editions de Fallois, 400 p., 22 €.

VISDEI Anca

Jean Anouilh - Une biographie

de Fallois

Enfin une biographie de Jean Anouilh. Et par quelqu'un qui l'a connu et qui l'aime, lui autant que son œuvre. Et en lisant ce livre qui ne s'attarde pas sur l'enfance et l'adolescence et se hâte vers les premières années de création, on se rend compte avec étonnement qu'on connaissait, sans l'avoir jamais rencontré, non seulement l'auteur mais l'homme. Qui a vu (plutôt que lu) les pièces d'Anouilh, noires, roses, brillantes ou grinçantes, qui n'a manqué ni *Le rendez-vous de Senlis*, ni *Le Voyageur sans bagages*, ni *Antigone*, ni *L'Invitation au Château*, ni *La Répétition* ou *l'Amour puni*, ni *Colombe*, ni *Ornifle*, ni *Pauvre Bitos* (quand on a assisté à la première représentation publique de *Pauvre Bitos* en 1956, on ne l'oublie pas), ni *Becket*, ni *La Foire d'Empoigne*, ni *Les Poissons rouges*, reconnaît dans celui dont Anca Visdei retrace la vie et la carrière, le personnage qui va de pièce en pièce, le perpétuel meurtri, cynique et tendre, brutal et délicat, ce concentré de désabusement et d'amertume, l'éternel « jeune homme » qui cherche sans fin dans un miroir le visage du « petit garçon » (« Toto ») qu'il a été. Ce personnage qu'évoque le peu recommandable Ornifle (ou « le courant d'air »), citant le quatrain de Péguy où s'affrontent « le jeune homme bonheur » et « le jeune homme honneur ».

Si les pièces d'Anouilh nous donnent le portrait le plus vrai de Jean Anouilh, que peut nous apporter cette biographie ? D'abord l'origine de certaines œuvres : ainsi *L'Orchestre* est évidemment inspiré par les tournées, dans divers casinos de province, de la mère de l'écrivain, « professeur de Piano-Solfège-Accordéon » ; l'idée de *L'Alouette* est peut-être venue du R.P. Doncœur qui, après avoir demandé à Anouilh d'améliorer les dialogues français de la *Jeanne d'Arc* de Victor Fleming



et d'Ingrid Bergman, lui suggéra d'écrire une pièce sur l'« Antigone chrétienne » ; il doit à ses débuts dans le métier (« un type qui fait la queue devant la vie ») et à une mystérieuse empathie avec les ratés le thème de la pauvreté humiliée, obsédant d'un bout à l'autre de l'œuvre, jusque dans le personnage de Bitos qui voudrait faire un blason des « bras rouges de sa mère, lavandière », mais il le doit aussi un peu à Jouvet, dont il fut un temps le secrétaire et qui l'appela : « Anouilh le miteux » (on trouvera, p. 211 de ce livre, par Jacques Laurent, un merveilleux portrait du « miteux », bien sûr dans un tout autre esprit). Quantité de lettres, de témoignages écrits ou oraux complètent ce qu'on avait au théâtre confusément perçu de la personnalité de l'écrivain : d'abord sa grande générosité, prête à aider les uns et les autres, confrères débutants ou victimes de la critique ou des aléas de la vie (la femme juive d'André Barsacq sous l'Occupation, Ionesco, Roger Vitrac, Jean Luran) ; ensuite sa réserve, pudeur ou discrétion, ou, si l'on préfère, la face cachée de ces vertus, orgueil ou fierté, puisque jamais il ne fait état de ses démarches généreuses ; ensuite son goût de l'amitié, toujours à la veille d'une brouille, et sa susceptibilité ; enfin la mémoire du bienfait reçu, le don de la reconnaissance (voir ce qu'il dit d'André Barsacq, de Pierre Fresnay, de Marcel Pérès). Une biographie ne peut oublier la vie privée : les trois femmes de la vie d'Anouilh – la dernière lui apporte la sérénité, parce qu'elle n'a aucune ambition d'actrice –, les enfants et petits-enfants qu'elles lui donnent, les soins apportés à sa famille, les demeures modestes ou non, achetées ici et là, simultanément, quand l'auteur est connu, traduit et joué partout dans le monde.

Si Anouilh a été fêté par son public, il a été, plus qu'aucun autre, attaqué par la critique et cette sympathique biographie qui n'est pas hagiographie, doit parfois se faire apologie. 397 p., 22 € Y.A.

P-S. – Belle occasion pour moi de signaler la réédition d'*Eurydice* dans *la petite vermillon* (176 p., 7,10 €), la première (1941) des quatre pièces "antiques" d'Anouilh. Puis *Antigone* (1944), *Médée* (1946), *Œdipe ou le Roi boiteux* (1978). L'édition de cette pièce en 1986, à La Table Ronde, m'avait inspiré un article de tête dans le Bulletin. J'eus l'heureuse surprise de recevoir une lettre d'Anouilh, qui venait de Pully en Suisse (9 juin 1986). Elle est inédite et, parce qu'elle touche à cette source d'inspiration antique, mérite d'être ajoutée aux nombreuses lettres de la biographie d'Anca Visdei.

« Je vous remercie de votre article sur Œdipe – et sur la survie des tragiques grecs chez les contemporains.

Je suis en train de couper et d'alléger Eurydice – sans trop d'espoir de la voir jouer (trop de personnages – on les compte maintenant au prix du beurre et seuls les théâtres subventionnés peuvent se permettre de telles folies).

J'avais aussi écrit et fait jouer après la guerre un Médée inspirée de celle de Sénèque – celle de Corneille n'est pas bonne – cela a été un four mémorable.

Je n'écris plus je suis vieux et malade mais j'ai toujours rêvé de refaire un Alceste (pas celui de Molière !) c'est une tragédie étrange... »

En effet, l'*Alceste* d'Euripide, drame satyrique plutôt que tragédie, avait tout pour inspirer à Anouilh une réécriture moderne. Hélas, en mai 1986, il ne lui restait qu'un peu plus d'un an de vie... B.P.

Paris : Ed. de Fallois, 2012. -
397p.

ISBN : 978-2-87706-801-7
Prix : 22.00 €

Jean Anouilh : une biographie

* * *

Théâtre

Fiche Analyse

Anouilh, Jean (1910-1987)

Né à Bordeaux en 1910, mort à Lausanne en 1987, ce fanatique de théâtre se félicitait de ne pas avoir de biographie... Dans sa jeunesse impécunieuse et enthousiaste, il est le souffre-douleur de Jovet, l'admirateur de Giraudoux, de Cocteau ; il écrit beaucoup, rêve d'être joué. Le succès vient, la fortune et la renommée. Marié trois fois, il reste fidèle à ses amis et à ses enfants. Il produit quarante-six pièces de théâtre, des fables et articles, participe à dix-huit films, sans compter ballets et opéras. Une vie indissociable de l'histoire du théâtre en France de 1927 à 1980.

Anca Visdei, amie d'Anouilh, journaliste et auteur de théâtre elle-même, brosse dans un style très vivant – correspondance et oeuvres à l'appui – le portrait d'un elfe bienveillant, original, révolté, drôle, dévoué, inclassable mais certainement idéalisé. En pleine guerre, ce fascinant magicien, non résistant, écrit Antigone, manifeste de la désobéissance civile. La biographe analyse les causes de sa réussite et de ses échecs et en trace les lignes de force : le dénuement, l'amour rendu impossible par les différences de fortune ou de milieu, l'amnésie, le refus des compromissions, les avatars de l'amitié. Passionnant.



Une biographie inédite de Jean Anouilh

Dans sa biographie d'Anouilh, l'écrivain Anca Visdei dévoile la personnalité méconnue du dramaturge décédé en 1987, qu'elle côtoya durant sept ans. Elle s'appuie sur de nombreuses correspondances inédites. On apprend que celui qui fut jeune secrétaire de Louis Jouvet n'a jamais travaillé avec son maître, mais qu'il eut la chance de rencontrer Pierre Fresnay. Parution le 25 septembre, aux Éditions de Faliois



GUIDE LIVRES

Dictionnaire Tolkien

Sous la direction de Vincent Ferré

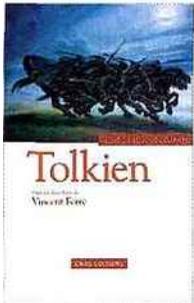
EN 1945, John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973) écrivait à son fils Christopher : « *Celebrimbor t'émeut parce qu'il véhicule immédiatement la sensation qu'existent à l'infini des histoires à raconter : des montagnes vues au loin, que l'on n'escalade jamais.* » C'est précisément cette impossible ascension jusqu'au

sommet de l'œuvre de Tolkien que nous propose ce dictionnaire. Outre un inventaire très étendu de l'extraordinaire cosmogonie créée par l'auteur du *Seigneur des anneaux* – où l'on apprendra tout sur la genèse de la Terre du Milieu, sur la nature des elfes réputés immortels ou sur l'origine de la Grande Vague –, on goûtera le frisson d'une découverte en

continuel progrès. En effet, ces grands cycles d'histoires aux allures de sagas nordiques sont loin d'avoir livré tous leurs secrets, comme en témoigne la parution régulière de textes posthumes sous l'égide de Christopher Tolkien. A l'aspect éditorial même s'ajoute la vigueur d'un champ de recherche en pleine expansion, notamment en France. Une voie qu'a ouverte le même Christopher Tolkien en procédant, à l'instar d'un Champollion aux prises avec la pierre de Rosette, à un travail titanique de classement, de transcription et de commentaire des manuscrits inédits de son père. Car le souffle poétique qui traverse cette mythologie monumentale doit presque autant au croisement des langues inventées par Tolkien qu'à celui des armes. Des langues antérieures à l'anglais moderne, rudes et irréductibles, et cependant si strictement conceptualisées que le dictionnaire nous en soumet le « plan ». Le diagnostic est troublant d'exactitude : leur mort coïnciderait aujourd'hui avec cette narration anglo-saxonne omniprésente. « Au format ».

■ Anne-Sophie Yoo

CNRS éditions, 670 pages, 39 €.

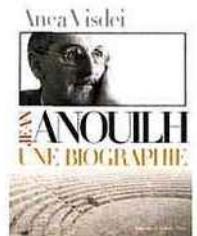


Jean Anouilh, une biographie d'Anca Visdei

ROSE, NOIR, BRILLANT, grinçant, farceur... Au fond, tout Anouilh tient dans les épithètes qu'il avait lui-même choisies pour illustrer la tonalité de ses pièces. Anca Visdei, auteur de théâtre et romancière, l'a déchiffrée pour nous. Sa connaissance du dramaturge n'est jamais prise en défaut, ni l'admiration qu'elle lui voue. Anouilh était un écorché vif, plein de pudeur. Comme il fut horrifié par l'Epuración, on a fait de lui, après-guerre, une sorte de « fasciste » à moustache. C'était en vérité un « anar de droite » qui ne professait aucune idée politique, même si l'on pourrait tirer un traité de haute politique à partir de son *Becket ou l'Honneur de Dieu*. Son ennemi véritable fut la vulgarité, qui ignore les classes sociales, et l'ignominie, qui les traverse toutes. Quoique né dans le dénuement, la pauvreté ne constituera jamais pour lui une excuse. Voyez son personnage, Bitos, dans son chef-d'œuvre éponyme, l'un des plus grands textes jamais consacrés à la Terre, chez qui elle est devenue un abcès social.

En vérité, seule la scène le combla. Il la concevait à la fois en artisan et en artiste. Les comédiens l'adoraient. Il écrivait pour eux du sur-mesure. De tous ses maîtres, il citait Shakespeare, Molière et Pirandello, disant du dernier qu'il a étranglé l'anecdote dans le théâtre comme un puritain étranglerait une prostituée. Lui s'est contenté d'étrangler la vulgarité et d'empoigner la beauté. On ne se lasse pas de le relire. ■ François-Laurent Balssa

Editions de Fallois, 400 pages, 22 €.



Le Nord de la Cornouaille

de Loïc-Pierre Garraud

LE MÉNEZ-HOM, en Cornouaille, n'est pas de ces monts dont l'intérêt réside seulement dans l'agrément qu'il procure au promeneur et au curieux. En effet, pour reprendre la formule chère à Barrès, c'est un lieu où souffle l'esprit des plus anciennes religions de la Bretagne armoricaine, c'est le centre de gravité d'une topographie sacrée à laquelle s'identifierait le mythique royaume de Marc'h, le roi aux oreilles de cheval de la légende de Tristan et Iseut. Telle est l'hypothèse qui se trouve développée dans ce fascinant petit livre, fruit d'une patiente enquête guidée par l'intuition et l'observation, soutenue par une démarche rigoureusement scientifique et servie par une érudition longuement mûrie.

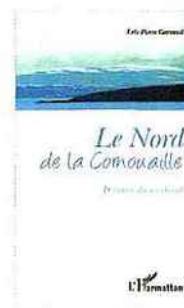
Au carrefour de la géographie et de

l'histoire, de la toponymie et de l'anthroponymie, Loïc-Pierre Garraud met au jour une sorte de monde perdu dont les fondations auraient été posées bien avant les Celtes et les Romains, bien avant l'évangélisation de la Bretagne, et dont

les traces auraient été laissées dans les roches, les sentiers, les noms et, bien entendu, les traditions populaires. Un monde gouverné par la course des astres et par l'aptitude des anciens à voir plus loin que le bout de leur nez, un monde où, comme le disait René Guénon, l'homme « *percevait bien des choses qui lui échappent désormais entièrement* ». La rigueur à laquelle

s'est tenu l'auteur n'en rend que plus substantielle l'émotion poétique de ces pages, qui sont une invitation au voyage et à la méditation. Elles feront date. ■ Michel Marmin

L'Harmattan, 150 pages, 15,50 €.



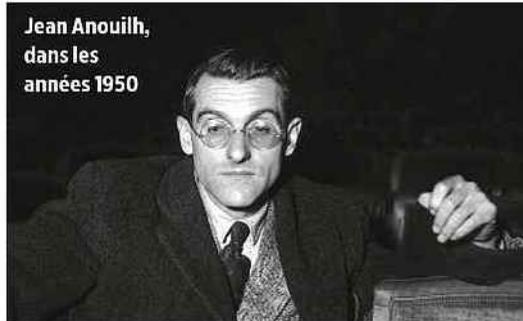


BIOGRAPHIE

Jean Anouilh. Une biographie

par Anca Visdei, de Fallois 400 p., 22 euros.

**** Beaucoup ne s'y sont pas encore faits mais Jean Anouilh (1910-1987), pour avoir écrit « l'Hurluberlu », « Pauvre Bitos », « la Valse des toréadors » et quelques dizaines d'autres chefs-d'œuvre (excusez du peu), est un des grands de la littérature théâtrale française, ils ne sont pas si nombreux. C'était aussi une personne estimable: vivant en Suisse, il payait ses impôts à Paris. On n'en faisait déjà pas beaucoup des comme ça. Voici sa première biographie. Elle est pleine de vie, ce qui devrait aller sans dire, mais qui ne va pas toujours. DELFEIL DE TON**



Jean Anouilh,
dans les
années 1950

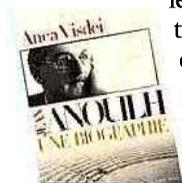


Jean Anouilh, une biographie d'Anca Visdei

★★★

« Je n'ai pas de biographie et j'en suis très content », écrit Anouilh en 1946. Il est devenu un célèbre inconnu. Anca Visdei fait surgir son âme de cet ouvrage. L'homme de passion, le théâtre, le destin contrarié des femmes aimées et celui des enfants qui porteront l'héritage. Et les amis, Beckett, Ionesco, Louis Jouvet... Jean Anouilh meurt en 1987 à Lausanne. En 2012, Alain Resnais met en scène au cinéma une *Eurydice* plus moderne que jamais. Aujourd'hui, Anca Visdei va chercher Jean Anouilh dans les affres du purgatoire. Elle nous le ramène, vivant

au point de sentir
le souffle du drama-
turge sur notre
épaule. S. des H.
Éditions
de Fallois,
398 pages, 22 €.





Anouilh, une biographie amoureuse

Ses pièces sont rentrées au répertoire de la Comédie-Française. Son nom orne depuis 2007 deux jaquettes de l'illustre collection de la Pléiade. Et, comble de la notoriété (?), nombre de lycéens planchent chaque année sur son *Antigone*. Jean Anouilh, auteur de théâtre, est définitivement entré dans le domaine de la culture.

Mais alors que les scènes européennes et au-delà se disputaient, il y a peu, le privilège de son affiche, le théâtre d'aujourd'hui a pris ses distances avec l'auteur fétiche de ces générations. Sans le faire disparaître pour autant. *Antigone* a été jouée pendant plus d'un mois, fin 2012, à la Comédie-Française, puis aussitôt après au Théâtre des Galeries. Et *L'Alouette*, grand succès d'Anouilh consacré à Jeanne d'Arc, qui, pour sa création en 1953, arborait Suzanne Flon dans le rôle-titre, fut également reprise au Théâtre Montparnasse à la fin du printemps dernier, sous un flot de critiques élogieuses.

La journaliste et critique de théâtre Anca Visdei veut, elle aussi, ne pas oublier ce grand contributeur du théâtre français. Mieux, elle veut le remettre à l'honneur, en a une. Qui le séduit et le convainc parfaitement. Etudiant, il fréquenta tous les poulaillers parisiens. Quémenda, implorant, des billets de première, fit souvent le pied de grue dans l'espoir d'occuper quelque strapontin à l'orchestre.

C'est vers l'âge de 15 ans que le jeune Anouilh commença à écrire. Et tout de suite du théâtre. Un genre difficile pourtant, qui obéit à des règles et porte une exigence le réservant d'ordinaire aux auteurs matures. Mais peu importe. Les romans ne sont que des « racontars » sans puissance – c'est son mot. La scène, elle, en a une. Qui le séduit et le convainc parfaitement. Etudiant, il fréquenta tous les poulaillers parisiens. Quémenda, implorant, des billets de première, fit souvent le pied de grue dans l'espoir d'occuper quelque strapontin à l'orchestre.

Et quand il prend à vingt ans une place de concepteur-rédacteur dans une agence de publicité – ce qui lui réussissait fort bien – c'est pour voler à la place, soudainement libérée par un ami, de « secrétaire personnel » de Louis Jovet, alors directeur de la Comédie des Champs-Élysées. Celui-là même auquel il envoie depuis plusieurs années des missives enflammées et fidèles. Il occupera le poste seulement neuf mois. Le temps de se rendre compte de l'indifférence assumée de son patron. Leur inimitié persistera, au sein de cette grande famille qu'est le théâtre... Sans que leur correspondance ne cesse. Bravades et réconciliations se succéderont. Jovet lira toutes ses pièces, mais sans jamais accepter

d'en monter une seule. Et l'appellera pour toujours « le miteux ». L'aigreur de l'aîné face au brillant cadet.

Anouilh traîne donc ses manuscrits de théâtre en théâtre. Il a commencé par *L'Hermine* écrite en 1932, à 22 ans. Et continué avec *Mandarine* dont, ô espoir, le grand acteur Pierre Fresnay daigne écouter la lecture de bout en bout dans sa sombre loge... Révélation. *L'Hermine* est montée et créée sur la scène du théâtre de l'Œuvre avec Fresnay, le 26 avril 1932. Pour quelques sous... Anouilh lui sera éternellement reconnaissant. Ce jour-là, il naissait pour la deuxième fois.

Un théâtre en réflexion

Tristan Bernard, de retour du *Bal des Voleurs*, monta la même année, décrète à Anouilh qu'il a inventé « une nouvelle façon de distraire les honnêtes gens »... Depuis vingt ans, le théâtre français fait sa petite révolution. Jacques Copeau a lancé au printemps 1913, dans les colonnes de la NRF, son célèbre *Appel du Vieux-Colombier* qui est un appel « à la jeunesse, aux gens lettrés et à tous pour une rénovation dramatique » du genre théâtral. Copeau rachète ce petit théâtre de la rive gauche, dans l'espoir d'y voir naître – ou renaître ? – un art à

la fois classique et créateur, exigeant et bon marché, loin du réalisme facile et de la vulgarité mercantile qui, selon lui, dominent la scène contemporaine. La tentative était louable et malgré son succès modéré, un tournant était amorcé. Albert Camus a pu ainsi déclarer : « dans l'histoire du théâtre français, il y a deux périodes : avant et après Copeau ».

Dans la droite ligne de ses expériences, le Cartel se met en place quelques années plus tard. Un groupe de quatre metteurs en scène et directeurs de théâtres parisiens qui ont pour nom Gaston Baty, Charles Dullin, Georges Pitoëff et Louis Jouvet. Cette association d'entraide, comme le rappelle Anca Visdei, avait deux ennemis déclarés : la critique dramatique de l'époque qui s'acharnait sur le théâtre d'avant-garde et le monopole du théâtre de boulevard qui freinait toute tentative de renouveau. Ils veulent le retour au jeu, le retour au texte. Si leur action ne fut pas déterminante, le théâtre prenait, par toutes ces initiatives, un nouvel essor qui le fit s'orienter vers, déjà, la décentralisation, le professionnalisme, et surtout le bannissement du schisme entre théâtre populaire et théâtre novateur.

Anca Visdei cite un article du *Figaro* : « Quelqu'un dira peut-être un jour l'étonnante richesse du mouvement théâtral français d'entre les deux guerres. Cet historien futur dira, d'abord, l'œuvre de rajeunissement du Cartel. Il fera ensuite, j'en suis sûr, ingénieusement remarquer quel bond en avant a été – après un siècle de naturalisme et de « progrès » – cet apparent recul vers l'ancienne convention, la toujours neuve, l'unique source du jeu sacré. »

Dans cette histoire changeante, Anouilh arrive, son sceau à la main... le sceau Anouilh qui estampillera ses pièces jusqu'à la fin du XXe siècle. Son théâtre n'est que le sien. A la fois nouveau et ancien. Car, Roger Nimier le disait en 1951 dans *Opéra* : « Le génie d'Anouilh est de se moquer des règles du théâtre ; il fait ce qu'il veut »...

L'homme

Anca Visdei prend soin de le décrire. Tant il est vrai que sa réputation le précédait. Les journalistes véhiculaient l'image d'un misanthrope avéré et déterminé, détestant leur profession et plus globalement tout un chacun. Oui, Anouilh n'était pas mondain. Il fuyait « les premières », les dîners d'entremetteurs, les réceptions de ses homonymes. Il avait même inventé le mot « complimentir »... Il ne paraissait jamais à la télévision – supplié pourtant à deux genoux par Bernard Pivot pour son émission « Apostrophes ». Une ou deux interviews à la radio, pas davantage dans la presse.

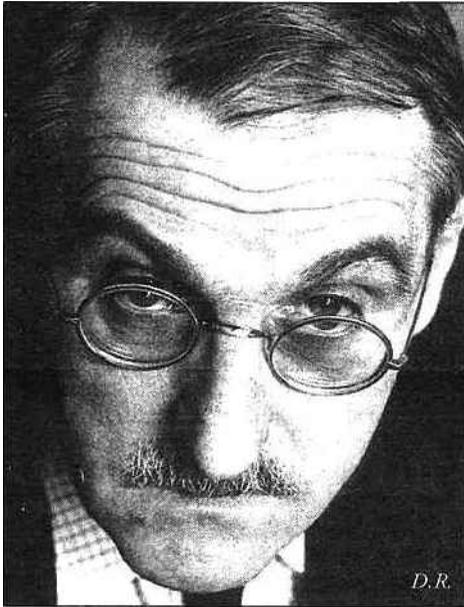
Ce n'est pas pour rien que Marcel Aymé –

son proche ami et parrain de son fils – l'avait surnommé « Anouilh le mystérieux ». Anouilh commit bien pourtant en 1987, année de sa mort, un livre de « mémoires » – le mot lui aurait fait horreur – intitulé drôlement *La vicomtesse d'Eristal n'a pas reçu son balai mécanique* ; mais là encore, aucune confession, pas même le récit de sa propre vie. Il n'y évoque que ses souvenirs de théâtre, son ressenti des metteurs en scène ou des comédiens qu'il a croisés tout au long de sa riche carrière.

Précisément, ce sont ces derniers qu'il faut aller interroger. Car Anouilh ne se révélait que parmi eux : on ne se confie qu'à la famille. Se dévoile tout de go un Anouilh chaleureux, aimable, rieur, indulgent autant qu'exigeant. Un homme fragile, de santé délicate, qui pourtant ne freinait ni son travail ni ses élans. Anca Visdei parle d'« un mélange de modestie, d'admiration enthousiaste, modérées par un vrai sens du théâtre ». Un être doué d'une immense sensibilité à la vie et aux gens qu'un orgueil inquiet accentuait souvent et parfois même exacerbait – il se fâchera avec de très proches amis et collaborateurs comme André Barsacq, sans pour autant cesser de leur rendre hommage.

La ténacité et la persévérance le caractérisaient. Il donnera toute sa vie des gages de fidélité. De fidélité dans l'infidélité avec ses femmes, tout d'abord... La belle et tourmentée comédienne Monelle Valentin qu'il épouse en 1931, sans travail et sans le sou, et qui lui donnera une fille, Catherine, se montre rapidement dépressive et sombre dans l'alcoolisme. Anouilh l'installe dans un petit hôtel particulier à Neuilly-sur-Seine et la visite régulièrement jusqu'à sa mort. Il lui avait préféré entre temps une autre comédienne beaucoup plus jeune, Nicole Lançon qui lui donnera, elle, trois enfants. Une troisième jeune femme lui prendra la place...

C'est surtout à sa fidélité au théâtre qu'il faut s'attarder. A ce domaine d'artistes-auteurs aux



Le regard d'Anouilh, mis en scène par lui-même.

ego parfois « surdimensionnés » comme l'écrit Anca Visdei, où la recherche du succès peut être si déroutante, même pour les plus doués. Rejouant son Pierre Fresnay écoutant avec attention un jeune auteur sans plus de gages que son enthousiasme, il guette les jeunes talents. Comme Ionesco. Ou vient en aide à de plus anciens que la critique se met à écharper. Comme Jean Vilar. Il écrit aux auteurs et publie des articles de soutien manifeste. Il fera par exemple de *Victor de Vitrac*, mort quelque dix ans auparavant sous les tirs d'une critique sans indulgence, un succès posthume mérité. Reconnaisant, il donne et transmet à son tour.

Filiations et accointances

Mais de qui est-il le fils dans cet art où, si on le prend au sérieux, les aînés ont toujours leur importance ? Le théâtre d'Anouilh n'est ni expérimental, ni absurde. Il a une intrigue et fleure bon le boulevard. C'est un peu le fils spirituel de Molière et de Shakespeare – il adapta en 1961 *La Nuit des Rois*, *Un conte d'hiver* et *Comme il vous plaira*. Mais aussi de Pirandello et de Tchekhov. Sans oublier Giraudoux, son « étoile polaire », l'auteur de *Siegfried*, la pièce devant laquelle la vocation théâtrale d'Anouilh s'est définitivement déclarée.

Des personnalités avec lesquelles il a travaillé, George Pitoëff est celui auquel il voue le plus de gratitude : « à peu près le seul homme à qui je doive quelque chose au théâtre », dit-il lui-même. Anca Visdei nous fait retrouver l'histoire incroyable de Georges et Ludmilla Pitoëff, ce couple de l'Est (un Arménien et une Caucasiennne) que le destin emmena en Suisse, puis en France où ils développèrent tant l'un que l'autre leur talent et leur amour du théâtre. Yvonne

Printemps, une actrice phare du moment, les surnommaient « les Pitoyables ». Ils ne l'étaient que pour elle. Georges Pitoëff savait remplir tous les rôles, hormis celui de l'auteur, « une âme costumée en corps » disait Cocteau. Il installait ses propres meubles de cuisine sur la scène quand il le jugeait bon. C'est avec lui qu'Anouilh connaîtra le vrai démarrage de sa carrière : *Le Voyageur sans bagage* montée au théâtre des Mathurins, en 1937.

Jean Anouilh possède aussi plusieurs talents. Il y a le scénariste Anouilh que le cinéma sauva plus d'une fois de la misère dans les premiers temps de sa carrière, sous la houlette de réalisateurs français, mais aussi de producteurs russes, *Vous n'avez rien à déclarer ?* en 1936. Il reviendra d'ailleurs au scénario à la fin de sa vie – raisons pécuniaires oubliées. Il s'essaya aussi au livret de ballet, convaincu par l'essai de Cocteau avec *Les Mariés de la Tour Eiffel* et commettra *Le Loup* avec Georges Neveux en 1953 ou *Madame de...* en 1970. Il y eut enfin, à côté de l'auteur reconnu, le metteur en scène. Après avoir collaboré avec Roland Piétri, Anouilh signa ses premières prestations en 1973. La paternité de la pièce représentée devenait complète !

Lui qui a travaillé avec les plus grands, de Pierre Fresnay à Michel Bouquet, en passant par Edwige Feuillère et Suzanne Flon, sans compter Richard Burton ou Vivien Leigh, est à la recherche d'une certaine perfection. De ses débuts en pleine guerre, quand il fallait venir voir *Le Rendez-vous de Senlis* ou *Antigone* avec de grosses couvertures pour contrer le froid des salles gelées, aux créations plus confortables qui les suivirent, son souci demeura le même : le montage de la pièce, la communion réussie des comédiens et des personnages qu'il voyait danser. Robert Hirsch racontait dans *Le Monde* que Anouilh commençait par lire la pièce à sa troupe : « Cela remplaçait trois semaines de répétition. » Il était capable de payer un acteur qu'on avait pressenti et engagé pour un rôle et qui, en réalité, ne faisait pas l'affaire... Et quand un défaut d'interprétation le chiffonnait, il écrivait au protagoniste en le guidant ; à un Michel Bouquet qui larmoyait trop, il donne ce conseil avisé : « pour l'émotion, si tu en as la pudeur, c'est nous qui la ressentirons ». Renouvelant à sa manière le *Paradoxe sur le comédien* de Diderot.

Succès et déboires

« Cette pauvre chose informe, disloquée, ces morceaux que seul l'habituel miracle du dernier jour, et la présence du premier spectateur à l'ultime répétition de travail, pourront recoudre, c'est ta pièce. »

Le travail en amont est considérable, l'écriture douloureuse. Et même à l'arrivée flotte, pour

ce perfectionniste, un léger sentiment d'échec et d'insatisfaction chronique. Mais la tentation est la plus forte. Et toujours il se remet à l'ouvrage. 70 pièces écrites dont 47 montées. Anouilh, pour ne pas manquer à sa réputation d'original, les a classées en pièces roses, pièces noires, pièces brillantes, pièces grinçantes, pièces costumées, pièces baroques, pièces farceuses et pièces secrètes... Ses plus grands succès ont dépassé les 500 représentations lors de la création : *Antigone*, *Beckett*, *L'Alouette*.

Il remplit les salles européennes et même japonaises pendant des dizaines d'années. Mais peut commettre aussi des fours comme *La Grotte* en 1961.

C'est un fait, Anouilh et son théâtre ne laissent personne indifférent. La critique peut le suivre quand le public le délaisse. Et inversement. Sur *Pauvre Bitos* ou *le Dîner de têtes*, par exemple, monté en 1956, J.-M. Fonteneau écrit : « jamais la presse ne fut aussi violemment contre une pièce d'Anouilh, jamais Anouilh n'eut autant de succès ». La pièce brossait en un parallèle inquiétant deux tableaux issus de la Terreur et de l'Épuration. Le déchaînement médiatique fit dire à Pierre Boutang : « Ni les assassins, ni les profiteurs ou les lâches témoins d'un crime n'en aiment la reconstitution. Tel est le secret de la fureur uniforme de la presse quotidienne et des Importants du *Tout-Paris* »...

S'il donne à vitupérer pour certains, le théâtre d'Anouilh donne en tous les cas à penser. On l'a dit pessimiste et noir. Il est pourtant drôle. Sarcastique alors ? Non plus. D'abord, Anouilh part toujours d'un sourire, certes un peu ironique mais sans hypocrisie : « J'écris une anecdote qui m'amuse », disait-il. Il a beaucoup d'indulgence pour ses personnages. Et Marcel Acharad avait vu très juste quand il disait : « Ce qui fait sa force, c'est que la rigueur de son observation est tempérée par une tendresse goguenarde. »

C'est que pour Anouilh, les optimistes sont « des gens superficiels » et des « farceurs ». La vérité n'est pas là. La désillusion et la compromission sont permanentes. Il les monte en épingle, en dévoile de sombres pans, mais le sourire demeure. D'abord parce qu'Anouilh n'explique pas tout : « Il ne faut jamais comprendre personne. Ou on en meurt » dit le général dans *La Valse des toréadors*, on en mourrait de désappointement et de désespérance... Ensuite, parce qu'en dépit de ces « hommeries », le désabusé Anouilh parvient à une certaine hauteur de vue qui console.

Michel Bouquet, dans *Le Figaro littéraire*, disait ainsi d'Anouilh que c'était « un Shakespeare de la médiocrité, de la mesquinerie, des petites pensées ».

Son insolence a du sens. Elle ne débouche

pas sur une condamnation arbitraire, ou une moquerie inutile et triste. Son désespoir a quelque chose de brillant qui l'empêche de tomber dans l'amertume qui ne divertit pas et fait fuir le public. Or ce dernier lui est fidèle. Philippe Bilger va jusqu'à parler d'une « cruauté magnifiée ». Et parlant de l'acteur idéal pour ce théâtre délicat, « il représente dans ses meilleurs moments un équilibre réussi, poignant et féroce entre le désir d'absolu et la certitude du relatif, entre la pureté des idéaux et les compromis inévitables avec le réel. La vulgarité du monde toute prête à bondir sur ses proies privilégiées, la naïveté et l'innocence, n'occupe jamais tout l'espace de la scène. Toujours, entre les trois coups et la fin, il y a, une seconde, une minute, une aurore possible, déchirante peut-être, mais belle, comme la dernière image de *La Dolce Vita*. »

Anouilh est à la recherche, à l'instar de Tchekhov – ainsi qu'il l'évoque lui-même, – de cette « vieille musique désespérée et tendre » qui fait le fond harmonique de la vie... Et il a précisément l'impression de l'approcher sur ces planches éloquentes. Dans *Cher Antoine*, il faisait dire à son personnage : « Il ne faudrait jamais sortir des théâtres ! Ce sont les seuls lieux au monde où l'aventure humaine est au point. » Ce regard d'enfant qu'Anouilh pose sur le monde des hommes et des âmes, présenterait-il l'éclair de l'Autre ?

La dimension spirituelle du théâtre d'Anouilh

Jean Anouilh était d'éducation catholique. Mais les années l'avaient rendu plutôt anticlérical... Il utilisait très librement les soutanes dans ses pièces, souvent avec impertinence, parfois avec déférence. *Monsieur Vincent*, film réalisé en 1947, dans une adaptation et sur des dialogues de Jean Anouilh, avait fait dire au futur pape Jean XXIII, alors nonce à Paris, « après ce qu'a fait Monsieur Anouilh, il ne peut plus être damné »... Pierre Fresnay y incarnait magnifiquement l'apôtre des pauvres. Quelque chose s'était passé. Et quand *L'Alouette* se profila en 1953, une nouvelle ère s'ouvrait définitivement dans l'écriture d'Anouilh. C'est un père jésuite qui lui avait suggéré cette pièce alors qu'il travaillait sur les dialogues d'un film américain sur Jeanne d'Arc. Quoi de mieux que cette « Antigone chrétienne » selon ses propres mots !

Le nouvel Anouilh qui liait la contemplation à l'athéisme eut un succès immense. Georges Lherminier écrivit dans *Le Parisien libéré* : « Anouilh a parlé de Dieu avec la familiarité de Péguy (...). Anouilh, pour la première fois peut-être, laisse chanter l'enthousiasme de la joie »... Un succès qui ne se démentit pas avec *Becket* ou *l'Honneur de Dieu* créé en 1959 où

le duel quasi spirituel d'Henri II Plantagenêt et l'archevêque de Canterbury finit dans le meurtre.

« Tout ce qu'il y a de plus catholique, se disait-il, mais athée... » Ainsi Anouilh n'avait pas tout perdu de ce leitmotiv intérieur qu'on retrouve chez ses personnages, habités d'une quête parfois même inconsciente. Ce n'est pas un théâtre chrétien, et pourtant, Brasillach l'a dit le tout premier en commentant la première période d'Anouilh, « on pourrait aisément retrouver la transposition des vérités les plus nobles du christianisme et organiser toutes les œuvres de Jean Anouilh autour du mythe du baptême ». Tous les personnages aspirent à une « renaissance ». Ils ont certes une prédilection pour la mort. Mais il y a le flou d'un espoir mal déterminé... C'est toute l'ambivalence de son théâtre. Que l'on retrouve dans son raccourci devenu célèbre de *L'Hurluberlu* – immense succès où Anouilh se peint sans complaisance, à la fois tendre et ridicule – : « L'homme est un animal inconsolable et gai ».

De ce paradoxe insoluble, la difficulté de la joie pleine : Anouilh parlait du « bonheur qui est un acte de courage. Qu'on construit comme un château »...

« Et puis un besoin de ne pas rentrer dans le jeu »

Grave et cocasse, acerbe et tendre, réaliste et contemplatif, son théâtre n'en fait donc qu'à sa tête. Mais si l'art lui a permis ces licences poétiques, le monde lui a moins pardonné ses licences politiques ou prétendues telles. Certains ont même parlé d'« anarchisme réactionnaire ». Cette réputation tient en premier lieu à ses débuts. Lorsqu'*Antigone*, montée en pleine guerre, grand succès populaire, attira autant d'invectives et de dénonciations de la part de la presse collaborationniste que du Tout-Paris épuratif de l'après-guerre. Anca Visdei cite André Breton : « c'est la pièce d'un Waffen SS » ! Armand Salacrou voulait faire fusiller le dramaturge. Et il en est encore aujourd'hui qui suggèrent qu'Anouilh a écrit sa



Jean Anouilh, André Barsacq : le dramaturge et le metteur en scène.

pièce pour flatter les occupants allemands à travers le personnage de Créon...

Moins d'un an plus tard, Anouilh faisait du porte à porte dans toute la capitale pour quémander une signature en bas d'une pétition – la seule fois qu'il prit position. La « liste inutile », ainsi qu'il la nomma par la suite, se faisait fort de réclamer la grâce de Robert Brasillach. C'est sur les conseils de Maître Isorni qu'il s'était engagé, pour sauver ce jeune poète dont quelques articles de *Je suis partout* le rapprochaient. Somme toute rien. Il fera dire à Bitos dans la pièce éponyme cette phrase pour légitimer la mort sur l'échafaud d'André Chénier : « Un poète de moins, c'est toujours ça de gagné quand on veut mettre le monde en ordre. »

« Liste inutile » mais que personne n'a oubliée. D'autant qu'il sera par la suite fidèle à un certain nombre de libertés bien définies, qui sentent parfois trop le dissident. D'ailleurs, il répondait lui-même à ses détracteurs : « Je suis réactionnaire, bien sûr, parce qu'il faut réagir ! » Il fit souvent montre d'une sensibilité royaliste, détesta De Gaulle et ne s'en cacha pas. Il n'a jamais voulu entrer à l'Académie française, « sauf si vous rendez la vie à Louis XVI et à Robert Brasillach » avait-il répondu à l'entrepreneur Maurice Genevoix. Et ne se priva pas d'afficher un clair mépris de l'égalitarisme, de la démocratie – il refusait d'être produit dans des théâtres subventionnés par l'Etat –, du féminisme – revoyez *La Culotte* – et du dieu intangible du Progrès.

Mais Anouilh ne prône rien dans son théâtre. Il se contente de fustiger. Et quand l'évidence tombe tel un couperet, dépourvue de manières et de leçons, elle coupe l'herbe sous les pieds de tous les médisants. A l'instar des fables qu'il avait un jour composées, le temps d'un été, et dont il avait dit à Pierre Gaxotte : c'est « le seul livre dont je sois fier ».

La biographie d'Anca Visdei est amoureuse. Elle a bien connu Jean Anouilh sur la fin de sa vie et a pu pénétrer le cercle de ses intimes. Elle parle même de ses voitures – qui n'étaient pas celles des hussards. Et de ses toiles qu'il signait modestement de ses deux initiales, dans son chalet de Suisse... Le vieil homme dont la lucidité n'enlevait rien à l'humour, est parti avec les honneurs. Pas tant ceux du monde, quoiqu'ils aient existé pour une part, que ceux-là mêmes qui se dégageaient de son œuvre et qu'ont justement soulignés certains – bons – critiques au lendemain de sa mort. « Lucide donc irrécupérable (...) Jean Anouilh était de cette vieille race des anarchistes de plume qui scandalisent à gauche et déconcertent à droite, hommes en déséquilibre (...) sciant avec délice la branche sur laquelle ils sont assis », a écrit Pierre Marcabru dans *Le Figaro*. Mais la palme revient à François Crouzet dans les mêmes colonnes : « Jamais personne n'a été plus libre, c'est-à-dire plus seul. » Jean Anouilh n'était fidèle qu'à lui-même, tout à son théâtre et à l'écho de l'Homme qu'il renvoyait.

M.P.

● Anca Visdei, *Anouilh: un auteur « inconsolable et gai » : une biographie affective*. Les Cygnes, 246 pages.

Marie Piloquet

« Je n'ai pas de biographie et j'en suis très content », écrivait Jean Anouilh à Hubert Gignoux en 1946.

Pour Pol Vandromme, « le théâtre d'Anouilh, plein d'aveux indirects et d'ombres complices, suggère ce qu'il s'est refusé à dire à haute voix et en pleine lumière ».

C'est cette mise au jour qu'entreprend ici Anca Visdei, à l'aide de la correspondance, parfois inédite, d'Anouilh, de leurs entretiens, des souvenirs recueillis auprès de ses proches et de ceux qui ont travaillé avec lui.

Né à Bordeaux en 1910, très tôt passionné de théâtre – *Les Mariés de la tour Eiffel* de Jean Cocteau en 1921 et *Siegfried* de Giraudoux en 1928 seront pour lui des révélations –, Jean Anouilh devient secrétaire de Louis Jouvet. Celui-ci refusant de monter ses pièces, il a la chance de rencontrer Pierre Fresnay, avec lequel il connaît un premier succès d'estime – *L'Hermine* en 1932 –, et le metteur en scène et comédien Georges Pitoëff qui lui offrira son premier véritable succès avec *Le Voyageur sans bagage...*

C'est aussi en 1937 qu'Anouilh fait la connaissance d'André Barsacq, et ce sera le début d'une grande amitié et d'une longue collaboration au Théâtre de l'Atelier, où sera créée en 1944 *Antigone*, qui n'a jamais cessé depuis cette date de figurer dans les programmes scolaires.

Après la guerre, il travaille entre autres avec Roland Piétri, Denis Malclès, et sera joué par les plus grands comédiens français et étrangers. Parmi ses principales pièces : *L'Invitation au château*, *L'Alouette*, *Pauvre Bitos*, *Becket*.

Il défend Ionesco et Beckett, adapte des pièces de Shakespeare et Oscar Wilde, réalise deux films et écrit les dialogues d'une dizaine d'autres. Il est mort à Lausanne en 1987.

Anca Visdei a travaillé comme journaliste en Suisse, puis à Paris où elle vit aujourd'hui. Auteur de théâtre, romancière et metteur en scène, elle a écrit une trentaine de pièces, jouées et traduites dans le monde entier. Elle fit la connaissance d'Anouilh au début des années 1980.



36-0944-3
12.X
PRIX T.T.C. : 22 €
ISBN 978-2-87706-801-7

Maquette : Victor Burton